

24 images

24 iMAGES

Du mauvais usage de la littérature

Le matou

Michel Roy

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, M. (1985). Du mauvais usage de la littérature / *Le matou*. 24 images, (26), 49–50.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE MATOU

Du mauvais usage de la littérature

Michel Roy

Un des rares représentants du cinéma québécois de fiction (2 cette année et 5 l'an dernier) au Festival des films du monde, **Le Matou** constituait cependant l'un des films les plus attendus. Premièrement parce qu'il s'agit de l'adaptation d'un best-seller quasi millionnaire et aussi parce qu'une imposante campagne publicitaire faisait rage à Montréal à la première projection du Festival.

Avec une charge aussi lourde de popularité, et par conséquent d'expectatives, **Le Matou** portait vaudeusement le «flambeau québécois» dans la compétition officielle. Une entreprise à haut risque: et si le film de Jean Baudin ne se méritait aucun prix? Premier avertissement: le réalisateur nous prévient avant la soirée d'ouverture que **Le Matou** n'est pas un film de festival. Deuxième avertissement: la productrice, Justine Héroux, déclare que le livre et le film sont deux choses différentes.

Rien vraiment pour calmer notre anxiété. Connaissant le talent de Jean Baudin, la richesse et la vivacité du roman, le mélange devait normalement aboutir à un succès certain. La salle était pleine à craquer au *Parisien*. On s'échangeait des mots à distance, on se promettait de se réunir ensuite pour discuter, l'ambiance était à la fête.

Les premiers plans du film correspondent aux toutes premières pages du livre (à l'exception près qu'on se retrouve dans le Vieux-Montréal au lieu du Plateau): Florent se porte au secours du piéton, on nous fait sentir la présence de Ratablavasky, Florent reçoit une série de lettres dorées qu'Élise, sa femme, rassemblera pour découvrir le message. Voilà les quatre ou cinq premières minutes et jusqu'à maintenant on a cherché à respecter assez fidèlement les chapitres introductifs. Le scénario s'applique à bien ancrer l'histoire sans

Serge Dupire



toutefois s'attarder sur les personnages ou chercher à comprendre toutes leurs motivations. Et c'est ce qui nous frustre durant la première demi-heure. Le film aurait-il été construit pour ceux qui ont lu le roman? Les séquences ont-elles été garçonnées, comme des points de repère, à ceux qui veulent se rappeler de bons souvenirs? On survole l'action. Les mises en situation nous paraissent superficielles. On nous amène strictement à l'essentiel à l'aide d'un montage beaucoup trop serré. À tel point que le jeu des comédiens passe inaperçu et l'ambiance du roman, sur laquelle on a tellement insisté, est mal rendue.

La situation se redresse quelque peu au moment où Florent est sur le point de perdre son restaurant (Ratablavasky et son associé Slipskin ayant usé de manœuvre douteuse). Le rythme décélère, on comprend mieux les événements qui suivent: la grande déception du jeune couple et les raisons qui les poussent à se complaire dans l'inactivité pour une longue période. Les apparitions savoureuses de Monsieur Émile se font plus longues et plus fréquentes. Ce léger redressement ne réussit quand même pas à rétablir l'équilibre d'un scénario mal construit.

Bien sûr que la tâche de porter à l'écran un roman aussi volumineux, avec un nombre impressionnant de personnages, et surtout un roman aussi peu descriptif (mais d'une facture très appropriée au cinéma) était monumentale. Lorsqu'on a lu l'œuvre d'Yves Beauchemin, on se rend compte de la difficulté qu'il y a de demeurer fidèle à l'œuvre originale et de raconter cette histoire dans un long métrage qui voisine les deux heures.

À mon avis, le travail d'adaptation aurait pu envisager un métrage un peu plus long (150 au lieu de 133 minutes) qui aurait laissé au réalisateur un peu plus de liberté pour définir les personnages et aussi intégrer le capitaine Galarneau qui donne au vieux Ratablavasky encore plus de couleur et certainement plus de crédibilité (c'est son homme de main). Ou, seconde avenue, s'inspirer de l'intrigue pour arriver avec un scénario moins rebondissant, couvrant une période plus courte et qui soit tout autant le reflet de cette aventure mettant aux prises un jeune entreprenant et un vieux combinard antipathique.

En ce qui concerne l'interprétation, les choix ont été judicieux, la plupart des comédiens ayant la tête de l'emploi. En particulier Julien Guiomar, le cuisinier Picquot, qui excelle pour enguirlander tous ceux qui le font suer. Guillaume Lemay-Thivierge est surprenant dans le rôle de Monsieur Émile: il est frondeur, parfois sensible, et ses répliques ne manquent pas de piquant. Les personnages de Rosario Gladu, journaliste chevronné au *Clairon*, et de madame Chouinard, la très peu vertueuse mère d'Émile, sont justes et caractérisent parfaitement l'aspect picaresque de ce récit. Seul Serge Dupire (si on fait exception du petit rôle loufoque de Paul Berval), dans le personnage de Florent Boissonneault, nous offre une prestation peu convaincante. Il n'apparaît pas aussi ambitieux que son rôle, manquant d'énergie, de dynamisme.

La musique de François Dompierre ajoute beaucoup à l'ambiance de comédie. On retiendra assez facilement les quelques mesures lyriques qui marquent les passages de Ratablavasky à l'écran. Un violon sur le toit, une ombre dans la ruelle, le vieux matou fait sentir sa présence constamment et chacune de ses apparitions suggère le danger et la persécution. **Le Matou** est un conte, une histoire rocambolesque, et l'on doit quand même reconnaître que Jean Baudin et Lise Lemay-Rousseau (scénariste) ont saisi les nuances de ton du roman.

Ceux qui aurait été déçus par cette adaptation sur grand écran peuvent au moins se permettre d'espérer. En effet, une mini-série de six épisodes d'une heure sera diffusée sur le réseau d'État (la production a été réalisée avec un système de trois claquettes: film, mini-série et mini-série/film). Nous serons sûrement plus rassasiés: la série pouvant se permettre une plus grande fidélité envers le roman et nous faire découvrir tous les personnages et toutes les périodes de cette histoire qui s'étale sur presque deux ans et demi.

L'entreprise ne sera pas un échec... commercialement (on m'a dit que seul *E.T.* avait réalisé de meilleures entrées pour les dix premiers jours à Montréal). Le roman n'étant pas sans charmer le lecteur, le film peut difficilement être sans intérêt. Mais pour ce dernier, et malgré toutes les bonnes intentions, son plus grand handicap aura été... le livre.

LE MATOU

Québec, 1985

Ré: Jean Baudin

Scé: Lise Lemay-Rousseau, d'après le roman *Le Matou* d'Yves Beauchemin

Ph: Claude Agostini

Mus: François Dompierre

Int: Serge Dupire (Florent Boissonneault), Monique Spaziani (Élise), Jean Carmet (Ratablavasky), Guillaume Lemay-Thivierge (Monsieur Émile), Julien Guiomar (le cuisinier Picquot), Madeleine Robinson (Madame Jeunehomme), Miguel Fernandez (Slipskin), Julien Poulin (Gladu), Alexandra Stewart (Made-moiselle Lydie), Yvan Canuel (Monsieur Boissonneault), Rita Lafontaine (Madame Boissonneault), Paul Berval.

141 minutes, couleurs